

Daniel Bailly

On ne se
fâche pas
avec
sa gardienne

(La Secte Verte)

Paris, 4 avril 1987

*« Une entreprise, c'est comme un mécano, il faut sans cesse serrer les
boulons »*

Louis Saint André

Fulgurante, la douleur escalada le tibia, partit fouailler le genou, sembla griffer la moelle épinière... Gérard Mulot était devenu tibia, ou nausée, et cette lumière était vraiment trop forte. Dans des années peut-être, quand la douleur se serait calmée, il revivrait. Mais l'heure était à la prostration... et à la colère.

- Bureau pourri, saleté de ferraille...

Pour la centième fois en dix ans, le match tibia-coin de tiroir avait tourné à l'avantage du métal. Le tibia n'avait rien appris, ne s'était pas aguerri et son apparence blanchâtre semblait être un appel aux hématomes. Le meuble, lui, avait su, au fil des ans et des déménagements, acérer ses angles, escarbillier ses recoins, affûter ses tranches. Bon prince, son plateau métallique pouvait distiller une certaine fraîcheur au front de sa victime. C'est dans cette posture concentrée que Gérard Mulot sentit, au bout de quelques minutes, la douleur s'éloigner, en ce qui ressemblait peut-être à l'esquisse d'une fraction de bonheur.

- Ce bureau, je vais le balancer par la fenêtre !

Gérard Mulot referma le tiroir avec violence, déclenchant un bruit de tôle assourdissant. Il ressentit une éphémère satisfaction, sachant pourtant que ce n'était que partie remise, le problème étant structurel : il était grand, très grand et sa taille n'était pas adaptée à un bureau standard, fut-il qualifié de « prestige » par le catalogue.

- Mon pauvre Gérard, tu deviens chaque jour plus maladroit, et plus grossier...

Gérard Mulot redéplia lentement sa longue colonne vertébrale et ses yeux pâles se posèrent sur l'individu dont le bureau était collé au sien. Engoncé dans son fauteuil cuir « Président », Alain Mayard s'étendit et se paya même le luxe de quelques battements de pieds. Il est vrai que son 1m64 lui permettait à ce niveau toutes les audaces, revanche plaisante d'une vie passée à contempler ses congénères de bas en haut. Pour la vingtième fois de la journée il se recoiffa, chassant une pellicule tenace de son peigne avant de le ranger dans son étui en faux cuir.

Dans un soupir quasi-simultané, ils replongèrent dans leurs dossiers. Mayard poussa une pile de papiers et s'absorba dans la contemplation de son stylo bille, tandis que Mulot tentait de relire les pattes de mouches qui lui tenaient lieu de notes. En ce printemps 1987, la chaleur était soudainement tombée sur Paris. Elle rendait les bureaux poisseux et ouvrir la fenêtre était impossible du fait du vacarme de la circulation. Les murs étaient recouverts d'une moquette verte, renforçant encore la sensation d'une chaleur de type équatorial. Entre deux notes de services, quelques cartes postales jaunissantes épinglées dans le revêtement laineux parlaient de cocotiers, de ressacs ou de glaciers, toutes perspectives à des années lumières du quartier de Saint-Lazare où sévissait l'entreprise Saint André.

Cette agence de publicité industrielle avait bâti sa notoriété à vanter les qualités de rivets, de rouages, de roulements à bille. Quand les grandes agences se battaient pour décrocher les budgets d'automobiles, de lessives ou de parfums... elle rameutait une multitude de petits clients, chaudronniers, entreprises de plomberie ou fabricants d'outillage, qui trouvaient dans cette société atypique des professionnels de la communication prêts à se passionner (ou à le laisser paraître) pour un filetage perfectionné, un acier hautement galvanisé ou un plissage de bielle...

C'est dans cet environnement viril que Gérard Mulot exerçait sa créativité depuis 17 ans. Sa carte de visite affichait le titre de Directeur Artistique, tandis que Mayard pouvait revendiquer le titre de Directeur de Clientèle. Il faut bien admettre que les deux collègues ne dirigeaient qu'eux-mêmes et encore, certains jours, avec difficulté. Mais comme le rappelait régulièrement Louis Saint André, fondateur de l'entreprise, dans un grand rire programmé : « Chez moi tout le monde est directeur : ça flatte les clients et ça limite les ambitions ! » Et tout le monde de rire à cette saillie patronale...

Mulot feuilleta pour la centième fois son dossier. Et décida qu'il était trop tard pour changer quoi que ce soit à la campagne pour les chasses d'eau Borlo.

Avec une économie de mouvement qui aurait fait la joie d'un médecin du travail, il attrapa de son long bras gauche l'imper accroché à la patère derrière son bureau. Son Burberrys' était un autre lui-même. Il avait commencé à en porter à vingt ans et celui-là était le troisième de la série. Il aimait leur façon de vieillir en s'amollissant, l'allure que donnait la ceinture serrée à la taille et le chic ineffable du col relevé, façon Bogart...

Le marchand de journaux lui tendit l'édition du « Monde » sans qu'il ait à le lui demander. C'est ce genre d'attention, tout comme le café qui lui était automatiquement servi le matin au « café des sportifs », qui vous attachait à un quartier... Et faisait que 17 ans se passaient comme un rien à promouvoir du tuyau galvanisé.

Il se dirigea ensuite vers le parking de la société et alla retrouver l'objet de toutes ses attentions, son seul vrai luxe, son coupé Saab 900 noir. Tapi dans l'ombre, le petit monstre attendait sagement. La porte avant grinça un peu, le signaler au garage. Mais quel plaisir de s'asseoir dans ces fauteuils de cuir gris, de retrouver le tableau de bord arrondi et suranné, de toucher le volant de cuir légèrement usé... Mulot vérifia son allure dans le rétroviseur. Repoussa une mèche filasse qui lui couvrait le front avant de la

ramener au même endroit. Son nez était décidément trop long, ses yeux trop pâles, ses cheveux couleur paille blanchissaient et se clairsemaient... Mais avec son Burberry's, l'exemplaire du « Monde » posé sur le siège passager et au volant de sa Saab, il disposait finalement de tous les attributs de l'aventurier créatif. Le moteur vrombit et une voix nasillarde, émanant de l'auto-radio, envahit l'habitacle : « *Joe le taxi, y va pas partout...* ».

- Marchera pas, pronostiqua Gérard Mulot.

« *Et pourquoi pas 36-15 Flora ?* »

Flora Fernandez

Flora Fernandez sortit sur le trottoir et respira avec satisfaction l'air du petit matin. Levée à 6 heures, comme son mari, elle avait déjà nettoyé le hall et balayé les escaliers. Elle s'attaqua avec énergie à la poignée ronde en laiton de la porte de l'immeuble qui se mit à briller

furieusement et lui renvoya son image. Elle s'éloigna d'un pas, satisfaite de l'effet produit.

Un seau rose sortit d'un immeuble voisin et Flora le considéra d'un œil critique. 9h30 du matin et cette mollasse d'Antonia n'avait pas encore fini son hall. Si sa pauvre mère, retournée pour la retraite au Portugal, voyait ça...

Une bicyclette jaune entra dans son champ de vision et elle avisa avec satisfaction l'image aimable du facteur. Il lui tendit un paquet de courrier, sacrifiant à l'inévitable et consensuel flash météo du matin :

- Ca va, Madame Fernandez ? Belle journée aujourd'hui...

- Oui, encore frais, mais ça va monter...

- Allez, bon courage !

La loge de Flora était constituée de deux pièces minuscules. Un poste de télévision, sur sa table à roulettes, entretenait un bruit de fond permanent. En l'occurrence, Pierre Bellemare et son téléshopping assuraient l'animation du matin « Combien Maryse, pour cette splendide moustiquaire ? » Flora jeta un œil blasé sur l'écran, posa le courrier sur la table et se servit une tasse de café réchauffé du matin, avant d'allumer une cigarette, la seule de la journée.

Elle défit la ficelle du paquet et regretta sa maigreur de celui-ci. Elle avait pu, en trente ans, mesurer au poids la diminution des échanges épistolaires. Les gens s'écrivaient de moins en moins. Plus de lettres d'amour à humer, quelques cartes postales à lire tout au plus... Peut-être la faute au minitel rose, tous ces dépravés adeptes du 36 15... Elle jeta un regard noir à l'appareil qui trônait sur le buffet, sous un napperon. On lui avait quasiment imposé, à la place de son vieux bottin. Il n'avait encore jamais servi... Le travail de gardienne perdait décidément de l'intérêt en ces temps de modernité et le temps de la retraite serait le bienvenu.

Elle feuilleta « La Croix », que recevait la locataire du premier, glissant sur les gros titres et ricana silencieusement à « Une nécessaire réforme de l'église ». Evidemment, avec un pape polonais... Et avant de la réformer, ces beaux messieurs devraient bien venir l'aider à encaustiquer les bancs de la paroisse et à repasser les surplis du curé. Elle entreprit de s'occuper du reste des enveloppes, alignant des petits tas correspondant aux habitants de l'immeuble. Celui de Gérard Mulot était, comme toujours famélique. Des factures, des relevés bancaires, depuis 10 ans une douzaine de cartes postales, émanant de sa mère et de son frère... Pas intéressant avec ça, bizarre, poli mais presque trop, sa façon de s'incliner pour saluer... Mais jamais une conversation et en imper toute l'année, un radin qui préférerait s'occuper lui-même de son linge... quand les célibataires de l'immeuble, traditionnellement, faisaient appel à ses services de repasseuse hors pair. Non décidément, elle ne le sentait pas, ce gars-là...

Le lavomatic, c'est un peu comme une famille, on s'y retrouve, on s'y parle, et on y lave son linge sale.

Robert Bernachon, Gérant de Lavomatic à Niort (79).

Précisément, ce soir-là, Gérard Mulot avait opté pour une activité hautement utile et culturelle, une visite à la laverie de son quartier. A peine rentré, il se saisit de son sac marin préparé du matin et repartit. Il croisa sa gardienne dans le hall qui discutait religion et Concile Vatican II avec la locataire du premier. La conversation s'arrêta net le temps de son passage. Il contourna maladroitement les femmes, esquissant une courbette digne d'un traître de mélodrame. Les commères répondirent d'un signe de tête. Le regard acéré de la gardienne scanna le contenu du sac avec une moue entendue.

Mulot glissa sa longue carcasse dans l'antre de l'hygiène collective. Il repoussa pour la centième fois de la journée la mèche rebelle qui, depuis sa plus tendre enfance, cherchait obstinément à lui couvrir les yeux.

Une laverie était, aux dires de certaines de ses connaissances, un endroit idéal de rencontres, un vrai club de célibataires. Gérard Mulot n'avait pour sa part jamais dragué personne en vingt ans de fréquentation assidue. Mais cette idée ne l'avait pas quitté et il ressentait toujours une certaine excitation, dans la limite du très raisonnable, avant de s'y rendre. L'endroit demeurait à ses yeux chargé d'un certain potentiel érotique, ravivé parfois par l'image fugitive d'une petite culotte émergeant d'un panier. Et que dire de ce porte-jarettelles rouge qui tomba un jour à ses pieds ? Il fut tellement ému qu'il n'osa lever la tête de son journal. Quand il s'y décida, quelques minutes plus tard, il ne sut jamais laquelle des femmes tranquilles assises dans la laverie en était la propriétaire et sous quels traits se cachait une femme fatale aux dessous sulfureux.

Il aimait en tout cas les endroits où les comportements étaient codifiés. Entrer dans la laverie, poser son sac sur une machine disponible ; poser le

journal sur une chaise lui faisant face et marquer ainsi son territoire ; obtenir un jeton grâce à une somme en monnaie préalablement préparée ; remplir la machine, introduire le jeton, appuyer sur le bouton. Mission accomplie.

Il ne lui restait plus, après un tour d'horizon circulaire lui confirmant que la femme de sa vie n'était pas encore arrivée, à se mettre à lire, dans une ambiance où la chaleur, le ronronnement des machines, l'effet hypnotique d'un néon défaillant et clignotant pouvaient conduire à une certaine somnolence.

C'est un quart d'heure plus tard que le petit bonhomme arriva. Gérard aurait difficilement pu le manquer : l'homme avait commencé par buter contre son pied, manquant de s'étaler. Il avait ensuite fourragé fiévreusement dans la serrure d'une machine avant qu'une cliente ne l'aide obligeamment à ouvrir la porte. Enfin, il avait sorti d'un grand sac de sport un nombre ridiculement réduit de vêtements qu'il avait enfournés à la hâte, avec une gêne évidente. S'étant fait expliquer le système des jetons par une seconde cliente, avant qu'une troisième ne lui fasse la monnaie d'un billet de 20 francs.

Incroyable, songea Gérard Mulot : en moins de cinq minutes, le bâtard avait réussi à engager la conversation avec trois femmes en faisant appel à leur protection, voire leur instinct maternel. Serait-il en présence d'un maître es-drague et quelles leçons tirer de cette démonstration ? Autant d'efforts -sans garantie de résultat- eurent chez Mulot un effet physiologique instantané : il bailla largement...

C'est alors que le « lover-matic » avisa une chaise vide à côté de lui et vint s'y asseoir. Tous les signaux d'alerte de Gérard Mulot se mirent en marche. Car il avait maintenant la certitude d'avoir affaire à un vrai casse-pieds, un « fâcheux » de Molière. Il se rencogna dans son siège et dans son « Monde », qu'il se mit à lire avec une intensité inusitée, désirant tout à coup tout savoir sur la politique étrangère du Zimbabwe. Autant de

connaissances difficiles à replacer dans une conversation mondaine, mais quand on y parvient, quel succès !

Il sentit confusément que le petit homme dont il partageait à présent le même mètre carré ne se laisserait pas facilement décourager. Il redoutait cette espèce, celle des liseurs par-dessus et en l'occurrence par-dessus l'épaule ; un de ces conseillers en belote ou en mots croisés, intercesseurs dans les scènes de ménage, badauds professionnels... Gérard Mulot avait un certain don pour les attirer, leur inspirant une sympathie, voire une affection instantanée.

- Quand on n'a pas l'habitude..., commença le petit homme.

Aux premiers mots, Mulot se renfrogna. Du coin de l'œil, il avait repéré les attributs du plus dangereux des pénibles : œil mouillé, sourire timide en coin, tête légèrement penchée style moineau sur sa branche, pieds en dedans... Mulot fronça le sourcil et se concentra à nouveau sur sa lecture, voulant tout savoir sur l'évolution des nappes phréatiques du Botswana.

- Vous connaissez la longueur du cycle de lavage ?

Coincé, c'est bien à moi que la question s'adresse, raisonna Mulot. Ne pas répondre aurait consisté à nier quarante années de bonne éducation dispensées par Madame Mulot mère.

- Trente minutes.

Les mots étaient à peine sortis de sa bouche, déjà il les regrettait. Ce genre d'information ne peut rester en l'état : elle appelle des commentaires et là, c'est l'engrenage. D'ailleurs, l'autre enchaînait déjà :

- Trente minutes, c'est long... Enfin je n'ai pas grand-chose à faire. Quand on est célibataire, hein ?

Le bâtard. S'agissait-il d'une information ou d'une question ? Stratégie profil bas. Ne pas répondre. Eviter la moindre familiarité, la moindre

connivence. Un hochement de tête et ce serait l'effet colle prise rapide... et pour longtemps.

Contre toute attente il tint bon, et le silence s'établit. Mais son voisin commença à s'agiter, il put constater que son visage s'était mis à tressauter furieusement du côté droit, en opposition avec les convulsions de son genou gauche. Il se leva ensuite, alla observer le hublot de sa machine, revint se rasseoir.

Mulot relut pour la cinquième fois la même phrase. Saurait il jamais si le barrage de M'Golo tiendrait à la saison des pluies ?

Jamais. Il ne le saurait jamais, car venait de se produire un événement extraordinaire. Une grande fille aux cheveux rouge brasier était entrée dans la laverie. Elle portait un imper jaune pâle serré à la taille, qu'elle avait fort fine, et des bottes en caoutchouc d'un jaune citron hypnotisant. Le tout dégoulinait de pluie et Mulot réalisa à ce moment qu'il s'était mis à tomber des cordes. Le nez de l'apparition était presque du même rouge que ses cheveux, elle l'essuya d'un rapide revers de main, ce qui la fit rire. Il émanait de cette fille, alors qu'elle secouait sa tignasse trempée, une gaieté totale et incongrue. Mulot imagina ce qu'aurait pu en faire Sempé, un dessin dans la grisaille d'une laverie avec juste un personnage, sur la gauche du dessin, éclatant en jaune et rouge.

C'est alors qu'il la vit, comme dans un rêve, se diriger vers lui, un grand sourire aux lèvres, d'autant plus joyeux qu'il révélait deux dents écartées sur le devant. Mulot demeura pétrifié de surprise... puis de déception quand elle s'arrêta devant son voisin tressauteur.

- Ben alors, Loulou, qu'est-ce que tu fais là ? »
- Tu vois, Lolotte, j'apprends à faire ma petite lessive... »
- T'en as pour longtemps ? »
- Le monsieur m'a dit qu'il fallait une trentaine de minutes...

- Ah ben, si le monsieur l'a dit, rigola-t-elle en regardant Mulot pour la première fois.

Celui-ci eut l'impression de se noyer dans deux immenses yeux verts, qui semblaient rigoler avec tout le reste. Outre le nez rouge, qui pouvait être attribué à un rhume passager, son visage était criblé de taches de rousseur.

Elle se dirigea vers les machines.

- C'est qu'on n'a pas le temps. C'est celle-là, Loulou ?
- Oui, ma Lolotte.

Mulot se renfrogna. Comment pouvait-on affubler une aussi délectable personne d'un surnom aussi ridicule ? Etait-il possible que Loulou et Lolotte forment un couple aussi improbable ?

Que Lolotte perde sa vie avec Loulou ? Que Loulou ait pu séduire Lolotte ? Lui avait-il fait le coup du jeton ? De la monnaie ?

Celle que Gérard Mulot préférait désormais appeler Charlotte appuya sur le bouton arrêt de la machine. Elle aida Loulou (dont le véritable prénom lui était, pour le coup, totalement indifférent) à récupérer quelques maigres effets et tous deux se disposèrent à partir.

Mulot savait déjà qu'il n'allait pas bouger, gardant pour lui les répliques qu'il se rejouerait dans les semaines à venir, trouvant mille façons d'aborder la fille aux bottes jaune citron. Il allait rester muré dans un silence guindé, ne saurait jamais de quel bois était faite la vie de Lolotte.

Elle était déjà debout, et allait donc disparaître à tout jamais de sa vie, l'abandonnant à sa grisaille et à son néon agonisant. Déjà, le gnome qui partageait sans doute son existence était à la porte.

C'est alors que le miracle se produisit. Elle revint sur ses pas, se pencha légèrement vers lui et désignant l'autre d'un mouvement de menton, lui susurra en souriant trois mots essentiels :

- C'est mon frère...

Et elle s'en alla, sautillante, laissant le publicitaire étonné, ravi et scotché à sa chaise.

« *Il n'y a pas de sots budgets* »

Alain Mayard

« En contre plongée, les chutes du Niagara. Commentaire sur la puissance de l'eau. La caméra se rapproche de la chute, la voix off est couverte par le bruit... Effet spécial, nous plongeons dans l'écume, fondu enchaîné sur une cuvette blanche, étincelante. Une période de calme. La voix off revient : « Borlo, la chasse d'eau qu'il vous faut. »

Gérard Mulot rangea son immense carcasse sur le côté du tableau, dans l'attente des réactions de son maigre auditoire, se composant de Monsieur Borlo soi-même et de Mayard. Osant enfin fixer le client, censeur suprême, il eut la confirmation de ce qu'il redoutait : la main droite tendue vers l'avant, le bonhomme faisait coulisser son pouce sur son index, signifiant par cette gestuelle primaire le côté couteux de l'entreprise. Pas de quoi s'étonner, au demeurant : avec l'industriel, tout commentaire sur un repas, un vin, une voiture... ou une campagne publicitaire conduisait à la même mimique. Mulot se demanda si Madame Borlo avait droit à la même chose quand elle recevait, hypothèse aléatoire, un cadeau...

Alain Mayard, en tant que responsable de budget, avait lui aussi surpris le geste de son client et il crut bon d'abonder dans son sens :

- Gérard, je crains que les prises de vue par hélicoptère ne fassent exploser la facture...

Le pouce et l'index de Borlo accélérèrent leur frottement convulsif.

- Et ce d'autant qu'il faudra sans doute payer des droits de diffusion à l'Etat de New York...

Le va et vient du pouce devint carrément frénétique et Mulot décida de jeter l'éponge avant l'apparition de la fumée.

Il avait été élevé dans la culture des spots publicitaires de cinéma. Avait été nourri de navettes spatiales, de chevaux sauvages courant sur une plage, de

King Kong escaladant des buildings en feu... Lui n'avait pas perdu, en vingt ans d'agence, son enthousiasme de créatif, ne désespérant jamais d'introduire une part de grandiose dans ses propres créations. Mais dans le cadre de budgets industriels, sa créativité était régulièrement rattrapée par les contingences financières.

- J'ai une autre proposition, moins spectaculaire, sans doute, mais tout aussi efficace...

Il est vrai que le spot qu'il présenta ensuite était de la plus grande sobriété. Le doigt manucuré d'une femme pianotait, sur une sonate de Chopin, sur le bouton poussoir bifide de la chasse d'eau, semblant hésiter entre débit important ou limité. Finalement le doigt s'enfonçait sans effort, déclenchant le bruit d'une cascade, accompagné de quelques chants d'oiseaux. Le slogan : « Borlo, de l'eau quand il faut, juste ce qu'il faut... »

Gérard Mulot, regardant en coin à travers sa mèche récalcitrante, put voir s'éclairer le visage du client. Cette référence à l'économie était certainement bienvenue. Et le budget d'un tel spot ne risquait pas d'aller chercher bien loin. En outre l'approche de l'heure de midi, si elle s'accompagnait de la perspective d'un repas offert, mettait toujours Jean-Jacques Borlo d'excellente humeur. Mayard sentit qu'il lui revenait de reprendre la main et de conclure. Il avait été suffisamment difficile de décider son client à faire de la télévision. Il serait bien temps, au moment du dessert, de revenir à des sujets qui fâchent, en l'occurrence au prix de diffusion d'un spot de vingt secondes, même en heures creuses..

- Je crois que nous tenons quelque chose, Monsieur Borlo. C'est simple, efficace, de bon goût... Peut-être le choix de la musique ?

L'autre, d'un geste de la main, exprima son indifférence à l'égard de toute musique, du moment qu'elle était exempte de droits d'auteur.

- Et où nous emmenez-vous déjeuner, Monsieur Borlo ? reprit Mayard d'un ton enjoué.

Car les choses étaient ainsi convenues : lors de ses deux visites annuelles à l'agence, Monsieur Borlo se faisait inviter à déjeuner, mais il choisissait l'établissement. Il ne se déplaçait jamais sans son guide Michelin, répertoriant à l'avance les tables que lui-même ne se serait pas offertes.

- Je ne pourrai malheureusement pas vous accompagner, un travail à finir... prévint Gérard Mulot.

Ceci aussi avait été prévu avec Mayard avant la réunion, pour limiter l'addition. Borlo, d'un nouveau geste évasif, signifia qu'il n'en avait rien à faire, un seul porteur de carte de crédit lui suffisant pour déjeuner.

- J'ai réservé, annonça-t-il en ouvrant son bréviaire culinaire avec gourmandise, « chez Jean », un petit restaurant de gibier...

« *Et pourquoi pas une trousse à outils Vuitton ?* »

Un créatif anonyme

Brigitte Sanz aimait ces fins de soirées au bureau, lorsque le silence prend peu à peu le pas sur l'agitation, troublé seulement parfois par une porte qui claque ou le ronronnement d'un aspirateur. Il lui semblait alors devenir maîtresse du temps et des lieux. Sanglée dans son tailleur pied de poule, les cheveux en arrière, ses bracelets cliquetant sur le verre fumé de son bureau parfaitement rangé, elle était l'archétype de la femme d'affaire efficace et sans état d'âme.

Elle retira ses lunettes d'écailles et se frotta les yeux. 20 heures déjà. Elle défit la barrette de ses cheveux blonds qui partirent en cascade sur ses épaules, métamorphosant en un instant la vieille fille coincée en blonde incendiaire. Du sac posé à ses pieds elle tira un bâton de rouge dont elle coloria ses lèvres minces. A l'aide d'un miroir de poche, elle s'amusa de la transformation obtenue et fit une moue genre femme fatale, poussa plus avant en défaisant un bouton de son corsage blanc amidonné. Un petit plaisir qu'elle se permettait depuis quelques temps, quand elle partait suffisamment tard pour croiser l'homme de ménage.

Celui-ci déboula bientôt, sursautant dès qu'il aperçut la belle qui une fois encore croisa haut les jambes alors qu'il ramassait et vidait sa corbeille à papiers. Elle secoua un pied et l'une de ses chaussures à talon effilé tomba sur le sol. Elle se pencha outrageusement pour la ramasser tout en plantant son regard dans celui de l'homme, dont le front couleur d'ébène était devenu totalement luisant. Il repartit en bredouillant une formule de politesse, heurtant dans sa sortie précipitée le chambranle de la porte.

Brigitte Sanz eut un sourire félin. Ce petit jeu à la fois pervers et innocent ne l'amuserait sans doute plus très longtemps. Il n'avait fait que retarder son cauchemar du moment, sous la forme du catalogue qui se trouvait devant elle. Elle se demanda pour la centième fois si elle n'avait pas

commis une énorme erreur en acceptant un poste de directrice de la communication dans une société d'équipements de plomberie. Certes le titre était flatteur, le salaire était en rapport : Virafon, entreprise centenaire détenue par la famille Bourdel, avait vécu le dernier siècle sans service de communication, puis avait décidé d'investir dans son développement futur. Jeune embauchée, Brigitte Sanz s'était vue confier la mission exaltante de révolutionner l'image de la société, tâche pharaonique dans laquelle elle s'était lancée avec enthousiasme. La refonte du catalogue annuel, pièce maîtresse de la communication de l'entreprise, serait sa première révolution concrète.

Et sincèrement, pour l'avoir lu et relu à moult reprises, elle se demandait bien ce qu'elle pourrait y rajouter.

Pas un joint, pas un rivet ne semblaient manquer. Cet ouvrage sur papier glacé, c'était la caverne d'Ali Baba du plombier zingueur, la bible du démonstrateur ménager, la fierté du chef de rayon grande surface bricolage... et une catastrophe pour tout effort de créativité.

Trois ans. Elle se donnait trois ans pour faire ses preuves et changer de secteur. Et attention, cette fois, pas de blague : elle travaillerait dans les parfums, les voyages ou la maroquinerie de luxe...

On ne peut pas mettre deux requins dans le même bocal. Mais on peut mettre deux alevins.

Louis Saint André

Alain Mayard étouffa son énième bâillement de la journée. L'après-midi était difficile. Maudit soit Borlo, ses chasses d'eau et son guide de restaurants... Le repas à base de graisse d'oie avait été arrosé d'un capiteux Madiran et conclu par un vieil Armagnac. Plus lourde encore que la cuisine avait été la conversation de l'industriel. Outre les mimiques relatives à l'argent, celui-ci avait la manie de terminer ses phrases par la question existentielle « voyez ce que je veux dire ? ». La locution devenait de plus en plus systématique au fil des verres de vin, conduisant ses interlocuteurs à approuver en permanence, tâche pénible pour l'égo et pour les cervicales. Bien entendu, la question du montant des droits de télévision, pourtant subtilement introduite entre fromage et charlotte aux poires, n'avait pas été totalement tranchée.

- On ne peut pas dépenser l'argent qu'on n'a pas. Voyez ce que je veux dire ?

Et de se frotter le pouce et l'index.

Au souvenir de repas, Mayard frissonna. Rebailla. Se leva enfin.

- Je pense que le moment est venu de prendre un café, soliloqua Mayard. Voyez ce que je veux dire ?

Qui décrira jamais l'importance stratégique des machines à café et des espaces repos dans les entreprises ? Durant les quarante années d'existence de l'agence Saint André, combien d'informations y avaient circulé, de rumeurs y étaient nées, d'idylles ou d'inimitiés s'y étaient nouées ? Mayard, en trottinant lourdement vers cet antre de la communication interne, n'y songeait pas précisément. Son objectif était mieux défini et plus immédiat : se réveiller et oublier définitivement le magret de colvert et ses pommes persillées à l'ail.

Il ignorait alors qu'il marchait vers son destin.

En pénétrant dans le local, il faillit percuter de plein fouet Gontrand Saint André, fils du patron de l'agence.

- Tiens, mais c'est ce bon Mayard ! s'exclama le « fils de » d'une voix de stentor.

Gontrand, qui accordait à son père une révérence terrorisée, essayait aussi d'en capter et d'en imiter les attitudes paternalistes et débonnaies. Au niveau de la ceinture abdominale, il était en train de réussir. Diplômé d'une école de gestion privée coûteuse, il avait tout naturellement rejoint deux années auparavant l'entreprise familiale où il faisait, du moins le pensait-il, figure de futur patron. En attendant, il avait été bombardé directeur financier, activité relativement floue dans une PME d'une trentaine de personnes. Ces derniers temps, il était très occupé à faire oublier un scandale vieux de moins de trois mois, lors d'un pot d'anniversaire, quand dans l'euphorie ambiante il avait déclaré n'avoir jamais rien compris aux chiffres. Il essayait depuis de se donner un look plus moderne, avait essayé du bouc, qu'il avait peu fourni, puis de la moustache. Il se laissait maintenant pousser les pattes, qu'il caressait régulièrement comme pour s'assurer de leur progression. Il s'était aussi, depuis quelques temps, laissé pousser une maigre queue de cheval.

Une odeur de potage à la tomate avait envahi l'espace détente. Gontrand cultivait ce vice anodin mais très olfactif toute l'année, quelles que soient la saison et la température extérieure.

- Alors, Mayard, quoi de neuf ? reprit-il.

C'était nouveau, cette façon de sonder le moral des troupes à la manière d'un petit Napoléon. Mayard pensa pouvoir s'en tirer par une pirouette, mais déjà l'autre enchaînait :

- Et où en est le dossier Virafon ?

La précision de la question laissa Mayard pantois. Depuis quand l'autre s'occupait-il des clients de l'agence ? Il tenta de ramener Gontrand sur son terrain.

- Pourquoi, vous avez un problème de paiement avec eux ?

L'autre se renfroгна.

- Mes fonctions ne s'arrêtent pas aux placements financiers. Il est normal que je m'intéresse de près au plus gros client de l'agence. D'ailleurs, je crois que vous avez une réunion prochainement ?
- En effet, admit Mayard, pour tout dire, mercredi prochain. Présentation annuelle de la stratégie, plans médias et premiers visuels.
- Et qui vient, Virafon père ou fils ?
- Le fils...
- Il est dur ?
- Pas vraiment, c'est le fils de son père, mais à part ça...

Au froncement de sourcils de Gontrand, pour qui la filiation dans une entreprise n'était pas forcément une tare, Mayard réalisa sa maladresse. Mais déjà l'autre repartait, d'un air finaud :

- Et je me suis laissé dire que nous étions en compétition avec d'autres agences ?

Mayard fut surpris que cette information ait transpiré et il se demanda comment. Il tenta de minimiser l'affaire.

- Compétition, c'est beaucoup dire. Il est vrai qu'ils ont embauché une nouvelle directrice de la communication, une certaine Brigitte Sanz,

qui serait peut-être contente de faire travailler des copains à elle. De là à nous prendre un budget qu'on tient depuis plus de vingt ans...

- On ne sait jamais, susurra Gontrand, se mettant soudain dans la peau du manager soucieux et responsable. Qui vient à cette réunion ?
- Il n'y aura que Mulot et moi, je crois que votre père est à l'étranger...
- Je pourrais peut-être le remplacer ?

L'énormité de la tuile laissa Mayard pantois. Qu'aurait fait Machiavel ? Qu'aurait fait Talleyrand ? N'étant ni l'un ni l'autre, il ne sut que bredouiller :

- Ah il est sûr que la présence d'un Saint André...
- Attendez moi, je file chercher mon agenda.

Et il sortit du local à la vitesse d'un coyote de dessin animé pour réapparaître, quelques instants plus tard, un énorme agenda à la main. Il lui fallut ensuite un certain temps pour accéder à la date souhaitée, pour constater que par chance il n'avait ce jour-là aucun rendez-vous, pas plus d'ailleurs que durant le reste de la semaine.

- Eh bien c'est d'accord, et ils viennent à ...
- 10 heures. Cela nous laissera deux heures, avant le déjeuner.
- C'est décidé, je serai des vôtres ! Je vous laisse vous occuper du déjeuner, Alain ?
- Certainement, Gontrand, certainement.

Ce fut un Mayard inquiet et ballonné qui quitta l'espace dit de détente. Gontrand pour sa part paraissait ravi. Un sourire relevait sa lèvre supérieure, joliment soulignée d'un trait rouge, résidu chimique de son potage à la tomate.

« *L'avion est bien le symbole de la lutte des classes* »

Georges Marx (fils de)

John Edward, son passeport dans une main, une valise avion grise souple dans l'autre, emprunta la file des passagers « hors communauté européenne ». Devant lui, seulement deux passagers, comme lui vêtus de costumes anthracite impeccables, signe distinctif des privilégiés ayant voyagé en première classe dans d'excellentes conditions. Au même instant, le sous prolétariat de la classe économique en était encore à s'extraire à grand peine de l'appareil, non sans avoir traversé la première classe désertée, s'extasiant sur la taille des sièges, le nombre de magazines et l'espace réservé aux jambes des riches.

John Edward contempla avec satisfaction le reflet que lui renvoyait le verre fumé du poste de douane. Le brushing n'avait pas souffert d'une nuit au demeurant paisible. Les lunettes profilées en acier, qu'il avait achetées deux jours plus tôt à New York, encadraient son visage énergique, nez droit et mâchoire carrée. Sa veste croisée encadrait au millimètre des épaules larges que l'on devinait forgées sous la fonte de gymnases de luxe.

- Bienvenue en France, Monsieur Burgess, minauda la douanière en lui rendant son passeport américain.

Il la gratifia d'un signe de tête avant de se diriger à grandes enjambées vers la sortie. Il ne s'était pas passé un quart d'heure depuis l'atterrissage de l'appareil. Un chauffeur, arborant un panneau à son nom, avait été dépêché pour l'attendre.

Bien calé dans sa voiture de maître aux vitres teintées, John Edward se dit que, décidément, cette arrivée au pays de Voltaire s'était passée au mieux. Il en fut à la fois étonné et ravi. Quand il venait en France, il se donnait l'impression d'être un explorateur en pays zoulou. Tant d'aléas, de surprises. Quel peuple déplaisant, braillard, arrogant, sale, totalement désorganisé. L'auto dérision y était sport national, et on était prié de

trouver ça drôle. L'improvisation et la fantaisie y étaient célébrées, jusque dans la cuisine. Comme lui avait dit un français, d'un air gourmand, lors de sa dernière visite :

- John, je vais vous emmener dans un petit restau typique... C'est le patron qui fait le menu, plat unique, on ne sait jamais ce qu'on va manger !

Pour John Edward, cette incertitude était un cauchemar. Et lorsqu'on savait enfin, l'épreuve n'était pas terminée, il fallait attendre des heures et trouver ça normal. La conversation durant le repas tournait uniquement autour de la nourriture, le jeu consistant à commenter les saveurs et deviner la composition des plats. Ce qui conduisait à parler d'autres plats et d'autres restaurants, à s'échanger des adresses... Il se sentait alors tellement loin de son restaurant favori, à Manhattan, toujours le même, où sa table était réservée le vendredi soir, à la même heure, où les 250 g de son hamburger étaient toujours cuits « well done », de la même façon... Et alors que ses papilles réclamaient leur dose de Coca Cola, noyée dans un océan de glace pilée, il lui fallait apprécier le petit vin de pays d'Oc, acide en diable, chercher un improbable goût de cassis...

Et que dire de la perte de temps. Ces rendez-vous pris en fin de matinée, « pour déjeuner ». Ces réunions qui suivent organisées en prévoyant la somnolence des participants l'après-midi. Qui n'ont pas d'heure limite et aboutissent à programmer une nouvelle réunion, « mettons... 11h45 ? » Il frissonna et ferma les yeux à ce souvenir. Il espéra que ce nouveau séjour ne lui apporterait pas trop de surprises, de désagréments, de maux d'estomac, acceptant l'augure de cette arrivée parfaite sur le sol français. Un juron du chauffeur, paraphrasant un maréchal d'empire, le tira de sa léthargie. Un panneau sur l'autoroute annonçait un accident et un temps de trajet de 1h 30 pour rallier la capitale.

Welcome in Paris...

